



# LE COUVENT

*Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.*

14ème année. — No 4 — Décembre 1898.

---

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre.—s'adresser à F.-A. BAILLAIRGÉ, prêtre, curé, Rawdon, P. Q.

---

Votre père ! votre mère !

Avez-vous du respect pour les auteurs de vos jours ?

Voyez-vous en eux Dieu représenté ?

Heureuses les jeunes filles qui ont besoin de lever la tête pour voir leurs père et mère. Heureuses les enfants qui ne peuvent arriver à l'autorité du foyer sans gravir la montagne.

Le respect pour les parents est le sel de la jeunesse. Vous respectez votre père, ses ordres sont de suite exécutés. Vous respectez votre mère, ses désirs sont des ordres.

Le respect, ouvre la porte à l'obéissance, et l'obéissance l'ouvre à la sagesse. N'est-ce pas

de la jeune fille obéissante, surtout, qu'il est dit :  
“ c'est une fille sage ”.

Le respect engendre aussi la confiance. La jeune fille confiante s'appuie donc sur l'expérience d'une vie, de deux vies vécues. Cette vie de jeunesse est donc solidement assise. Cette jeune fille ne bâtit rien sur le sable.

Le respect qui engendre la confiance, engendre aussi l'abandon. L'enfant se jette sans résistance dans les bras de cette *providence visible* qui est son père et sa mère. Cette fille *abandonnée*, c'est la fille véritablement aimable, c'est la fille profondément aimée, c'est la joie, c'est le joyau du foyer. Cette enfant rend les autres papas pensifs, les autres mamans jalouses.

Le grand Dieu *représenté* ne reste pas indifférent à cet hommage de la piété filiale.

Il voit.

Il regarde avec complaisance.

Il bénit ; et les grâces de la grâce s'unissent à celles de la nature dans la belle et bonne enfant qui s'appelle la *bonne fille*.

Respectez vos parents, et vous serez chéries de Dieu.

## A la Crèche

---

Parvulus Dominus et amabilis nimis.  
SAINT BERNARD.

— “Plus Jésus est petit, plus Il me semble aimable...”

— Plus Il me semble aimable et plus je veux l'aimer.

— O grâce ! ô beauté désirable !

Jésus, de ton amour daigner nous consumer.

— Qu'offrir à cet Enfant dont Dieu même est le Père ?

— A la Crèche apportons de l'encens et de fleurs.

— Non, non, ce que Jésus préfère

C'est que nous lui fassions hommage de nos cœurs.

— Petit Enfant Jésus, humblement je t'adore.....

— A tes pieds je répands mes soupirs embrassés.....

— O toi plus riant que l'aurore,

Laisse-nous te couvrir de nos chastes baisers.

— Prête-moi ton doux Fils, tendre Mère, ô Marie !

— Qu'il vienne jusqu'à moi, mon bien-aimé Sauveur !

— Enfant de la divine Hostie,

Tu cherches ton berceau dans le secret du cœur.

— Avec les Séraphins je veux chanter ta gloire.....

— Qu'on l'exalte à jamais sur terre comme aux Cieux !

— Voici le prix de ta victoire :

Reçois, Enfant Jésus, de nos cœurs tous les feux.

HORTENSE BARRAU.

## Points d'histoire

### LUCIEN BRUN.

Ce grand français est décédé à Paris, le 29 novembre dernier, âgé de 76 ans.

Dix justes, et Sodome était épargnée.

La France ne périt pas, parce qu'elle a ces dix justes et davantage.

Lucien Brun était l'un de ces justes.

Légiste savant, orateur distingué, lutteurs infatigable, il sut toujours mettre sa parole, ses efforts et sa vie au service de toutes les causes religieuses.

Les congrégations d'hommes et de femmes lui doivent une grande somme de reconnaissance, car elles n'ont jamais eu de plus ardent défenseur.

### NOTRE PRETENDUE INFERIORITÉ.

“ Dans les *sciences*, les *arts*, les *lettres* ? Combien d'autres provinces faudrait-il parcourir pour y trouver un nombre de savants, d'artistes et de littérateurs égal à celui qu'en fournit, à elle seule, la province de Québec ” ?

“ Dans le *commerce* et la *finance* ? Ah ! bien, il faut avouer que la province de Québec n'est certainement pas aussi avancée que celles d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, en ce qui concerne les banqueroutes frauduleuses, les cachettes derrière les *bills of sale* et les *chattel mortgages*, les compositions louches et les transactions interlopes. Mais que l'on demande aux fournisseurs et manufacturiers d'Europe, par exemple, quelle est celle des provinces du Canada qui leur inspire le moins de craintes ” ?

“ Dans la *famille* ? Est-ce parce que nous parlons

deux langues, que la province de Québec serait plus dans l'ignorance que celles où il ne s'en baragouine qu'une seule " !.....

### **DÉCLIN du CONFUCIANISME.**

Confucius vient de recevoir officiellement un coup mortel. L'empereur a décrété que désormais on ne devra plus se servir des livres de Confucius, pour en tirer les thèmes de compositions dans les examens publics.

Ce décret a une importance considérable au point de vue du changement qu'il produira dans les mœurs, et, par conséquent, dans la religion des païens chinois. Car le confucianisme est censé la religion de l'État ; toute la haute classe le professe. Du moment qu'on abandonne les livres de Confucius, sa religion sera peu à peu mise de côté, pour faire place au christianisme,

Plus récemment encore, après l'abandon des livres de Confucius, vénéérés depuis plus de 2,000 ans, un nouveau décret impérial a ordonné de changer tous les anciens lycées, grands ou petits, en écoles sino-européennes. *Sino-européenne* signifie qu'on enseigne dans ces écoles la littérature chinoise, et en même temps les sciences européennes.

Ces ordonnances sont le commencement de la christianisation de la Chine.

### **LE MONDE DES NOUVELLES**



Cordelia Viau sera pendue le 10 mars prochain.

Le congrès de colonisation tenu à Montréal le 22

novembre et les jours suivants fait espérer un progrès considérable dans l'œuvre de la colonisation.

La ville de Montréal enrégistre plusieurs suicides.

Les Canadiens fument 15 millions de livres de tabac par année, et ils boivent annuellement pour 40 millions de piastres de boissons alcoolisées.

Beaucoup de politique dans les journaux, à l'occasion de quelques élections.

La presse mentionne de fort jolies conférences données ici et là, durant les soirées d'hiver. Le goût littéraire se développe évidemment au pays.

Un cultivateur de Rawdon découvre une mine de mica sur sa propriété.



Le traité de paix est enfin signé entre l'Espagne et les Etats Unis.

L'Espagne recevra une misérable indemnité de 20 millions de piastres, mais elle doit céder Cuba, Porto Rico et les Philippines. Pauvres Espagnols ! Pauvres Américains !

Les Carlistes s'agitent en Espagne. Le gouvernement se croit assez fort pour vaincre toute insurrection.

Guillaume II, dans son voyage en Palestine fait l'acquisition du terrain dit " la dormition de la Très Sainte Vierge ". Ce serait l'emplacement de la maison de saint Jean, maison habitée par la sainte Vierge, depuis la mort de son fils jusqu'à son assomption.

Sur ce terrain ont eu lieu le lavement des pieds, la cène, l'apparition de Jésus-Christ ressuscité, la descente du Saint Esprit et l'assomption de la sainte Vierge. Les Franciscains, au 14ème siècle ont bâti sur ce terrain une église. Ce qui reste aujourd'hui de cette église forme ce qu'on appelle le cénacle.

Les Français et les Anglais sont en délicatesse à propos de leurs possessions d'Afrique.

Dans la nouvelle chambre allemande (Reichstoag), il y a 210 protestants et 141 catholiques, dont 22 prêtres.

---

Je parle à tout ce que j'aime des choses de l'éternité ; car je n'aime pas pour ce monde, ce n'est pas la peine : c'est le ciel le lieu de l'amour.

(Eug. de Guérin).

O mon Dieu, quand l'ange de la mort viendra frapper à ma porte pour me dire : C'est l'heure ! -- faites que je puisse lui répondre : Je suis prêt, partons.

Dieu passe en criant : " Qui veut des grâces ! " Oh ! que je crains Jésus qui passe et peut-être ne repassera pas. (S. Aug.)

La confession générale est un tombeau où vient s'engloutir notre passé avec ses souillures et ses remords. Un lis fleurit sur cette fange. (Maréchal.)

Qu'est-ce que l'âme, demandait-on à un enfant ? Et voici la réponse spirituelle qu'il fit : C'est un oiseau dans une cage ; quand la cage sera brisée, l'oiseau s'envolera.



## QUESTIONS AMUSANTES

Quelles sont les femmes les plus légères de France ?

*Les femmes de Tulle.*

Quelles sont les plus raisonnables ?

*Les femmes de Sens.*

Que dit le pain quand on le coupe ?

*Il dit rien.*

Quel est le fruit que les poissons n'aiment pas ?

*La pêche.*

Qu'est-ce qui meurt dès qu'on prononce son nom ?

*Le silence.*

Qu'est-ce qui est d'autant plus frais qu'il est plus chaud ?

*Le pain quand il sort du four.*

Quelle différence y a-t-il entre un escalier et un juge de paix ?

*C'est que devant l'escalier on lève le pied et que devant*

*le juge de paix on lève la main.*

---

## LA ROSE DE NOËL

Il approchait enfin le premier des Noëls ! Les cieux s'apprétaient à verser leur rosée, et les nuées allaient pleuvoir le Juste.

Déjà le noble sang du martyr coulait dans les veines de ces *Innocents*, que le persecuteur du Christ moissonnerait bientôt comme des roses naissantes brisées par la tempête.

Non loin de ces roses, un lys croissait en la personne d'Anne, douce et gracieuse petite fille de pauvres bergers, habitant la campagne voisine de Bethléem.

Dieu, qui environne d'épines protectrices ses lys privilégiés, avait mis comme une haie autour des lèvres d'Anne. Elle était muette. Dépourvue de ce parler d'enfant, musique enchanteresse faite de toutes les harmonies de la nature : du murmure des brises, du babil des ondes, du gazouillis des oiseaux, sa vive intelligence passait tout entière en son regard profond.

Tandis que l'âme du bavard est semblable à un flacon débouché, rien ne s'évaporait des pensées et des sentiments d'Anne. Tout son parfum de candeur absolue se concentrait dans le calice de son cœur.

Simple comme les champs où s'écoulait sa vie ; pure comme les agneaux confiés à sa garde ; belle de cette innocence qu'elle avait sans le savoir, les Anges du ciel, qui d'instinct aimaient à voler déjà vers Bethléem se complaisaient à voir en elle une petite sœur. Son âme était blanche comme leurs ailes, et son cœur bon comme leur cœur.

Entre tous ses agneaux, la bergerette caressait celui dont la toison se montrait exempte de macule ; entre toutes les fleurs, elle cueillait de préférence, au fond des bois solitaires, celles qui empruntaient leur parure à la neige.

Compâtrer au malheur, c'était sa plus chère jouissance. Pour partager ses jeux, elle choisissait les enfants les plus petits, les plus faibles et les plus humbles.

Au temps des orges, elle ne se lassait pas de glaner, pour de plus pauvres qu'elle, dans ces champs le Bethléem, immortalisés par la ravissante figure de Ruth, la glaneuse biblique.

Ces champs, ces prairies verdoyantes d'où émergeait, comme un îlot, la chanmière paternelle, Anne les quittait tous les jours depuis qu'avait commencé le dénombrement ordonné par l'édit de César Auguste.

L'enfant était attirée vers la petite ville orientale par le mouvement inaccoutumé que produisait la présence des officiers impériaux, et de ceux qui venaient de tous côtés se faire enregistrer par ces représentants de la puissance civile.

Un soir, par le court et froid crépuscule de décembre, Anne est soudain frappée à la vue d'une femme toute jeune, de condition modeste, mais d'une beauté idéale, mélange ineffable de grâce et de majesté, qu'accompagne un homme plus âgé.

Subjuguée par un charme irrésistible, Anne les suit à travers les ruelles de Bethléem. Elle les voit chercher un gîte dans les hôteleries.

— Pas de place pour vous ! leur est-il répondu de ce

ton méprisant qui signifie en toutes les langues : Pas de place pour les pauvres !.....

Anne s'attache aux pas du couple errant, qui se décide à frapper aux portes des maisons particulières.

— Un logement de grâce ! suppliait Joseph.

— Le moindre réduit nous suffira, insistait doucement Marie.

Et partout mêmes cœurs de glace, mêmes humiliants refus.

A ce triste spectacle, Anne est vraiment navrée. Des fiots de compassion jaillissent de son âme ; et ne pouvant se faire issue par ses lèvres closes, ils s'épandent en regards de feu, en gestes désolés.

Que serait-ce donc si elle savait, la bonne petite Anne, que son Rédempteur est là, qu' " Il est venu chez les siens, et que les siens ne veulent pas le recevoir !..... "

Un nouveau refus, plus dur que les autres, met le comble à la douleur de l'enfant. Sans trésor pour l'aumône, elle a son cœur pour la charité. Elle s'approche de la jeune femme, se saisit de sa main, qu'elle couvre de baisers et de larmes.

Ces larmes, Marie les recueille jalousement. Elle les offre au Verbe incarné, en réparation des outrages dont Il est abreuvé avant même d'apparaître au monde.

Elles coulent, ces larmes d'Anne, dans le Cœur de Jésus, chaudes, onctueuses, suaves comme le lait virginal qui, dans quelques heures, s'épandra du sein de sa Mère, pressé par ses lèvres enfantines.

Mais la nuit est venue. La bergerette se joint au groupe pastoral qui, de Bethléem, va regagner les chaumières en dehors des murs.

Le souvenir des voyageurs repoussés brutalement ne quitte pas la pensée d'Anne. C'est en vain que dans son lit elle attend le sommeil. Il fuit loin de ses paupières, pour ne laisser devant ses yeux que l'image de cette jeune femme si belle, si belle qu'aucune autre ne lui ressemble.

Tout à coup une éclatante lumière resplendit dans le ciel.....

Anne se dresse sur son séant.

Une harmonie aérienne vient frapper ses oreilles.....

Elle quitte sa couchette, prend en hâte ses vêtements et se précipite sur le seuil de la chaumière.

Est-elle le jouet d'un rêve ?.....

Non, elle est en présence d'une ravissante réalité.

Une troupe d'anges apparaissent, qui découpent de leurs ailes brillantes le sombre azur des cieux.

Saisie tout d'abord d'une extrême frayeur, elle est bientôt rassurée par ces mots du chef de la milice sacrée :

— " Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Rédempteur ; et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche..... "

Anne entend les bergers se dire l'un à l'autre :

— " Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui vient de s'accomplir, et que le Seigneur nous a fait connaître... "

Elle aussi elle veut voir cet Enfant naissant..... Mais son âme généreuse se demande :

— Quel présent vais-je lui offrir ?

Elle ne possède rien, rien qu'une verdure transplantée de la montagne dans un vase qu'elle soigne chaque jour.

Vite elle prend dans ses bras cette plante perlée d'une rosée qui scintille en poudre diamantée, cette petite plante au feuillage dentelé finement, mais qui ne porte point de fleur.

— Je mettrai mon cœur tout au milieu, pense cette enfant qui sait donner comme une reine.

Mêlée aux pasteurs, elle s'achemine vers Bethléem.

— Presse tes pas, petite Annette !... Tu vas vers Celui qui dira plus tard : " Bienheureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu... "

A peine a-t-elle pénétré dans l'étable qu'elle reconnaît — ô merveille ! — les voyageurs dont l'infortune l'a si profondément attendrie.

Marie la reconnaît aussi, et l'accueille d'un sourire ineffable.

Devinant, par similitude de cœur, ce vœu futur du Sauveur son Fils. " Laissez venir à moi les petits

enfants... ” la bonne Vierge fait approcher Anne jusqu’au pied de la crèche.

Alors la naïve enfant de la terre fait hommage de sa plante verte à l’adorable Enfant des cieux, qui la touche de sa main divine.

Et voilà qu’à travers le feuillage s’épanouit soudain un bouquet de fleurs blanches, toutes simples, comme les préfère la bergerette...

La rose de Noël était créée, et, de ce jour, n’a jamais manqué de fleurir aux approches du vingt-cinq décembre.

Transporté par le prodige, ravie par les charmes de l’Enfant-Dieu, Anne applique ses lèvres à la place où bat le Cœur de Jésus, ce Cœur qui garde, comme un riche écrin, ces diamants du cœur de la petite fille, les larmes répandues sur la main de Marie.

Avec le baiser d’Anne, une exclamation jaillit de tout son être. Elle s’écrie : “ Mon Dieu, je vous aime ! ”

Jésus a décelé les lèvres de l’enfant.

Sur les lèvres, le Verbe de Dieu, Lui, la douce fleur de la création, Il a fait surgir la parole, vraie fleur de l’âme, qui est elle-même la plus belle création de la divinité.

HORTENSE BARRAU.

---

## SAINT EERDINAND III

ROI DE LÉON ET DE CASTILLE

Ce qu’on a quelquefois appelé le *métier de roi* a été parfois, surtout dans ces derniers temps, si peu compris et si peu respecté par ceux-là même qui l’exerçaient et auraient dû en mieux comprendre la dignité, qu’on est heureux de rencontrer çà et là dans l’histoire des noms qu’il faut bien entourer d’estime et de respect. Le roi dont nous venons de prononcer le nom en est la preuve. Ferdinand III, c’est de lui que nous voulons parler, était fils aîné d’Alphonse, roi de Léon et de Berengère de Castille, sœur de Blanche, reine de France et mère de saint Louis. On sait quel modèle parfait pour les rois

fat ce saint Louis qui fut et restera toujours l'honneur de la France. Comme saint Louis, la piété de Ferdinand fut sans bornes et sa vie fut sans tache : tous les deux furent de parfaits modèles de vertus chrétiennes et royales. Dieu qui avait donné Blanche pour conseil et pour modèle à saint Louis avait donné Berengère à Ferdinand. C'est ainsi qu'aux côtés des plus grands rois de ce temps il avait placé les deux femmes accomplies que leur siècle vénéra comme des saintes.

Elevé sur le trône, il montra ce que peut pour le bonheur du peuple un roi véritablement chrétien et dont l'esprit et le cœur sont formés sur l'évangile. Il fit des lois sages et sut les faire respecter. Il choisit pour les appliquer et le représenter dans le gouvernement de son royaume les hommes les plus capables par leur intégrité et leur vertu de faire aimer le pouvoir dont ils étaient les ministres. Toutes les mesures prises par lui s'inspirèrent toujours d'un amour sincère du bien public et d'un dévouement parfait aux intérêts du peuple. Il fonda un grand nombre de monastères et d'hôpitaux, il aimait surtout la religion et les pauvres. Il eut de longues guerres à soutenir contre les Maures et ne laissa jamais impunément le croissant insulter la croix : cependant il ne chargea jamais ses sujets d'impôts ; c'était dans une sévère économie qu'il trouvait les fonds nécessaires pour faire face à ces dépenses. A l'un de ses courtisans qui lui conseillait un jour de recourir à des taxes extraordinaires : " A Dieu ne plaise, dit-il, que j'accepte votre projet : la Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. "

Ce fut en 1225 que Ferdinand commença à tirer l'épée contre les infidèles et elle ne se reposa plus entre ses mains. En commençant la guerre il avait dit à Dieu : " Seigneur, vous savez que je cherche votre gloire et non pas la mienne. Je ne me propose pas d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre saint nom. "

C'est pendant cette guerre contre les Infidèles qu'il perdit son père, Alphonse, roi de Léon. Il devint, dès lors, héritier du royaume de Léon qui est toujours

depuis resté uni à celui de Castille, mais il lui fallut trois ans de luttes pour en devenir paisible possesseur. Ses armes furent toujours bénies dans cette croisade qu'il soutenait pour les intérêts de la foi et du nom chrétien. Et comment Dieu n'aurait-il pas béni ses armes ? Il inspirait à ses soldats les sentiments d'une piété sincère et il en donnait lui-même, en toute circonstance, les plus admirables exemples. On portait toujours en tête de ses armées, une grande image de la Sainte Vierge, qui servait d'étendard à l'armée, il en portait lui-même une petite sur sa poitrine et il la suspendait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Après s'être rendu maître d'un grand nombre de villes et notamment de Cordoue, il mit le siège devant Séville, la ville la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne, et s'en rendit maître le 23 novembre 1240. Il en rétablit la cathédrale avec une magnificence inouïe. Il préparait une expédition contre les Maures d'Afrique quand il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba le 30 mai 1250 dans la 53<sup>e</sup> année de son âge et la 35<sup>e</sup> de son règne. C'est l'un des plus saints monarques dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Oh ! quand reverrons-nous la royauté chrétienne telle qu'elle nous apparaît de temps en temps dans le cours des siècles. Le roi tel qu'elle nous le fait n'est-il pas marqué de ce double caractère ; il est le père de ses sujets et le fils de l'Eglise. Quand la société en retrouvera-t-elle de pareils pour se reposer de ses longues agitations et se remettre de ses cruels bouleversements ?

J, Provost, ptre



On ne saura jamais les ravages qu'un livre, une phrase, un mot, peuvent exercer dans une jeune âme. Il suffit d'un boulet pour couler un navire. (Grenier).

Je ne regarde ni en avant, ni en arrière ; je regarde en haut. (Mad. Elisabeth de Fr.)

Il n'y a qu'un grand cœur qui sache tout ce qu'il y a de gloire à être bon. (Fénelon).

## Un Morceau de Pain

La nuit tombait sur un jour terne, bas, enfumé de gros nuages noirs et jaunes, un de ces jours dont la grise et morne uniformité enveloppe si fréquemment Paris comme d'un immense linceul et semble rendre plus lourde là qu'ailleurs l'âpre tristesse de l'hiver.

Un brouillard glacé montait de la Seine, s'étendait, s'épaississait peu à peu, bouchant partout comme avec d'énormes paquets de ouate les derniers rayons de lumière.

Dans cette opacité humide, les becs de gaz flambaient, vacillants et timides, avec des lueurs blafardes ; les globes électriques brillaient, mais pâles et affaiblis ; et plus bas, se croisant, sautillant, courant dans tous les sens, les lanternes jaunes, vertes, bleues, rouges des omnibus ou des voitures semblaient d'innombrables feux-follets, commandés par un puissant démon pour quelques gigantesques sabbats.

Cinq heures : la vie battait son plein.

Près du pont de la Concorde, en face le Palais-Bourbon, une femme amaigrie, souffreteuse, couverte de haillons, se tenait depuis le matin, demandant l'aumône d'une voix faible, à peine distincte, comme si ce rôle de mendicante l'eût étranglée dans sa gorge.

Sur son bras était couché un enfant de deux ans environ, jaune, maigre, affaibli comme elle par le besoin, les yeux cerclés de bistre... Et de temps en temps le pauvre petit être poussé par la faim qui le torturait ou le froid contre lequel ses loques usées ne le protégeaient plus, jetait un cri, comme un appel désespéré à la charité des autres.

Alors sa mère ramenée par ce gémissement plaintif à la réalité de sa situation, faisait un suprême effort pour dominer ses répugnances. D'une main, pressant sur son cœur le pauvre petit innocent, elle le berçait, le couvrait de caresses pour endormir sa douleur ; de l'autre avec un geste suppliant, elle cherchait à toucher la pitié des passants.

“ Mon bon monsieur, murmurait-elle entre ses dents serrées par le froid, donnez-moi quelque chose pour



l'amour de Dieu !... ma petite fille n'a pas mangé. Ma belle dame, ayez pitié... ! ”

Mais bien peu parmi tous ces êtres, riches ou pauvres, artisans ou grands seigneurs qui la frôlaient, courant à leurs affaires, à leur travail ou à leurs plaisirs, bien peu prenaient garde à ses prières.

Les uns par avarice ou égoïsme, les autres par négligence ou par calcul, passaient outre sans même jeter un regard sur cette misère navrante.

A Paris on est si souvent trompé par ces étallages d'infortunes ! Il y a tant de voleurs parmi ces mendiants ! Et les manières les plus touchantes d'apitoyer la charité publique ne sont si fréquemment que d'habiles procédés d'escroquerie ! — Hé ! N'a-t-on pas vu de ces mendiants éhontés qui, n'ayant point d'enfants, en louaient ou en empruntaient afin d'augmenter les chances de lucre de leur profession, et au besoin même les pinçaient, les torturaient pour les faire crier et mieux attirer ainsi la compassion des promeneurs ? Ah ! bien sot qui se laisse prendre à de pareilles comédies !

Et bourgeois, gentilshommes, hommes du peuple ou grandes dames passaient, affairés ou méprisants.

Dans toute sa journée la pauvre femme n'avait récolté que quelques sous. C'était du pain pour le moment peut-être, mais cela ne lui procurait ni gîte ni vêtements.

Quoiqu'elle s'attendit un peu à ce triste résultat — ce n'était pas son métier, de mendier, elle ne savait pas — elle eut un douloureux serrement de cœur, devant l'affreuse réalité. Que faire ? Que devenir ?

Ah ! son sort était trop dur ! S'être exposée à la honte de tendre la main, et ne pas en retirer les quelques bénéfices que les mendiants de profession savent si bien en retirer !

Elle le regrettait presque maintenant..... Cependant l'impérieuse, l'inéluctable nécessité était là ; il avait bien fallu se rendre et céder.

Son mari, ouvrier maçon, honnête et courageux, mais trop souvent sans travail, aigri par cette déveine constante, désespéré de voir sa femme et son enfant souffrir de ces chômages répétés, les avait quittés deux mois auparavant, brusquement, dans un mouvement de colère,

mais dans un bon but tout de même, celui d'aller chercher de l'ouvrage qu'on lui avait enseigné du côté de Melun.

Seulement il ne laissait à la maison du pain que pour quatre jours et pas un sou pour payer le loyer. Quand ces maigres ressources avaient été épuisées, ç'avait été la misère noire, atroce. Quelques jours encore, des voisines charitables, qui estimaient son honnêteté laborieuse, avaient eu pitié de sa détresse, l'avaient secourue. Mais tout cela ne faisait que retarder la catastrophe sans la prévenir.

Le propriétaire, lui, ne s'était pas d'ailleurs montré aussi tendre. Pas d'argent pour payer le terme, pas de meubles pour garantir la solvabilité : il avait fallu déguerpir. Le matin même on les avait jetées sur le pavé, elle et sa fille, avec leurs pauvres hardes.

Et rien, rien autour d'elles pour les secourir ; pas de logis, pas de feu, pas de vêtements, pas de pain. Toujours aucunes nouvelles du père : on ne savait même pas où le prendre pour l'avertir. C'était à perdre la tête..... elle s'était alors décidée, hélas ! sans grand succès, à implorer la charité de la foule.

...Maintenant la nuit était tout à fait venue, les passants se faisaient plus rares sur le pont ; les Tuileries et la Concorde étaient déjà noyées d'ombre. Où aller, mon Dieu ?..... ..

Tout à coup, une dernière lueur d'espoir la ranima : une idée lui était venue.

Un peu plus loin, là-bas, sur les grands boulevards, le rendez-vous du monde élégant, peut-être trouverait-elle cœurs plus larges et bourses plus facilement ouvertes.

Elle remonta la rue Royale, passa devant la Madeleine dont la silhouette aplatie se distinguait plus que vaguement dans la brume toujours plus épaisse, et, suivant le boulevard, elle alla s'installer dans un refoncement à demi obscur — sa timidité la retenait encore — à l'angle de la rue Canmartin.

Partout, devant elle, c'était un débordement de richesse, de vie, de bien-être et de luxe.

Ces devantures de bijoutiers ruisselantes de pierreries, ces cafés encombrés d'une foule élégante, ces étallages

chatoyants où s'entassaient mille fanfreluches féminines, ces amoncellements de fleurs exotiques ou rares, destinées à être vendues des prix fous, à devenir les objets de fantaisies ruineuses ou coupables..... tout cela n'était il pas pour la malheureuse la plus terrible des épreuves, la plus sanglante des ironies ?

Trop aigrie par la souffrance pour être résignée, elle eut un cri de rage contre l'injuste inégalité des conditions ici-bas. Puis, avec la réflexion, la raison revint, à défaut de résignation : à quoi bon mangréer ?..... ne valait-il pas mieux subir son sort sans se plaindre ? Dieu peut-être aurait-il pitié d'elle un jour ?

De nouveau, la fillette, qui s'était assoupie sur son bras, s'éveilla en criant, et la mère, oubliant ses rancunes, reprit d'une voix épuisée :

“ Messieurs, mesdames, pour l'amour de Dieu, ayez pitié... donnez du pain à ma fille qui n'a pas mangé...”

Sur la chaussée les voitures de maîtres, emportées par de frigants attelages, traversaient la pénombre, rapides et légères, renvoyant dans le scintillement des globes électriques, comme des éclaboussures de luxe.

Sur le trottoir des hommes passaient, de riches désœuvrés pour la plupart, emmitouffés dans leur pelisse de fourrure, le cigare aux lèvres, se rendant au Grand-Club, ou l'on achève une journée remplie de futilités en jetant cent louis sur le tapis vert.

“ Ayez pitié, mes bons messieurs ! ” répétait la voix éteinte de la mendiante.

Mais les membres du Grand-Club aussi bien que les petits rentiers, fliaient sans même se retourner, les mains dans leurs poches, poussés par le froid et comme pressés d'échapper aux poursuites pourtant bien discrètes de cette quémandeuse.

Elle resta là une heure, l'infortunée, transie, affamée, désespérée.

Que devenir sans abri ?

Elle avait bien entendu parler quelquefois de l'hospitalité de nuit qui reçoit les pauvres gens sans foyer, mais elle ne savait pas où c'était et n'osait même pas le demander.

Sept heures sonnèrent.

Elle fit quelques pas, tremblante, hésitante, murmurant encore machinalement, par habitude, sans plus penser :

“ Du pain..... Nous avons faim !... ”

Un ouvrier, son panier au bras, passait, revenant de son travail sans doute, et faisant résonner l'asphalte sous le pas pressé de ses lourds souliers ferrés.

Il entendit cette plainte, s'arrêta, ouvrit son panier, et en tirant un gros morceau de pain, accompagné d'une tranche de jambon, il les tendit à la mendicante.

“ Tenez, ma pauvre femme, dit-il bien simplement, c'est tout ce que j'ai..... ”

“ On l'attendait peut-être aussi avec impatience, là-bas, chez moi, ajouta-t-il avec un soupir, mais vous aussi vous en avez besoin, prenez..... ”

Au lieu de s'avancer pour recevoir cette aumône, la pauvre femme s'était arrêtée, clouée au sol par la surprise et l'émotion ; tandis que la fillette, tout à fait réveillée par le son de cette voix connue, s'était soulevée et agitait ses petites mains en criant joyeusement :

“ Papa ! papa !... ”

Cette fois l'ouvrier avait regardé ; et en reconnaissant sa femme et sa fille, dans le saisissement de son étonnement et de sa honte, il ne put réprimer une exclamation de colère sourde.

Mais subitement ranimée et heureuse, la jeune femme lui ferma la bouche avec un geste de noble résignation.

“ Jean, mon pauvre Jean, murmurait elle appuyée à son bras, c'est la main de Dieu qui t'a conduit ici, il a voulu récompenser ta charité ; tu vois, sans le généreux mouvement de ton cœur, tu ne nous aurais peut-être jamais retrouvées ; oh ! remercie le bien, le bon Dieu... Nous sommes sauvés maintenant. ”

Lui pourtant, les yeux à terre, les bras tombants, semblait écrasé, anéanti. A son regard, elle comprit ce qui se passait dans son cœur et elle essaya de le consoler :

“ Ce n'était rien, ils avaient été victimes des circonstances d'une déplorable fatalité, voilà tout ; mais maintenant qu'ils étaient réunis, il ne se quitteraient plus, ils seraient toujours heureux..... ”

Mais l'ouvrier était monté contre lui, contre les évé-

nements, contre tout ; il éclata en imprécations :

“ Ah ! imprudent, fou qu'il était d'avoir quitté la maison dans ce mouvement de désespoir !... Il avait trouvé de l'ouvrage, sans doute, il avait gagné quelque chose ; mais devait-il attendre si longtemps pour revenir ? N'aurait-il pas dû penser que sans argent, sans pain, sans ressources, les deux pauvres malheureuses étaient exposées à mourir de faim, dans la rue ? Non, vraiment, il fallait qu'il eût perdu la tête pour agir ainsi !..... ”

Il se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, s'emportait ou s'humiliait tour à tour.

La mendicante le laissait dire, exhaler sa mauvaise humeur ; elle était heureuse et réconfortée maintenant ; et la fillette oubliant sa faim, disait toujours : “ papa, papa ! ” avec un petit cri joyeux.

“ Nom de nom ! répétait l'ouvrier, faut-il que je sois sot tout de même ! Avoir laissé mendier ma femme, quand je pouvais... ”

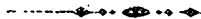
Mais de nouveau la jeune femme le calma, et l'entraînant doucement, se mit, pour faire diversion, à lui parler de ses projets d'avenir :

Puisqu'il avait un peu d'argent maintenant, ils trouveraient bien un autre logement à Grenelle, pas trop loin de l'ancien, une grande pièce bien aérée, avec peut-être un petit jardinet..... L'été serait bientôt venu, le travail reprendrait, ils feraient des économies, ils deviendraient riches.....

Lui ne l'écoutait guère, mais se laissait emmener tout de même, machinalement, la tête basse, grognant toujours.

Alors ils redescendirent doucement vers la Seine ; et cette fois, en passant devant la Madeleine, en lormie dans le brouillard, la mendicante tout à l'heure désespérée, laissa monter de son cœur une fervente action de grâces pour tout le bonheur qui lui arrivait.

PAUL DE GARROS.



Celui qui ne donne pas ce qu'il peut, ne reçoit pas ce qu'il veut. (Prov. italien),